



Introduction des éditeurs et éditrices de la revue : un forum de dialogue interculturel

Dr. Stevie Bell, York University

Brian Hotson, Dalhousie University

Volume 1, Numéro 1, 2023

Les coéditeurs et coéditrices de SKRIB, Critical Studies in Writing Programs and Pedagogy, ont le plaisir d'inviter écrivains, écrivaines, chercheurs et chercheuses en écriture à participer à cet espace international et multilingue. Comme nous l'avons annoncé lors de la création de la revue, « SKRIB a pour objectif de faciliter le dialogue interculturel autour du développement des pédagogies et des programmes de l'écrit au sein des institutions post-secondaires dans l'éducation supérieure dans le monde. » Forum de discours interculturel, la revue veut faire valoir que l'acte d'écriture figurant au cœur de notre activité n'est jamais neutre, mais est au contraire profondément intime et se situe dans un espace intrinsèquement politisé. Il est évident que notre travail s'inscrit toujours dans des processus de mondialisation et des contestations de pouvoir mettant en scène différents États-nations, idéologies, cultures, communautés et langues. SKRIB invite à envisager l'écriture comme un acte de nature politique. Cette prise de conscience cruciale doit permettre au monde de la recherche de se livrer à une analyse critique des programmes d'écriture, des actions et des approches pédagogiques liés à l'acte d'écrire et comprendre le rôle que chacun et chacune doit jouer dans l'élaboration de nouveaux programmes. En matière d'écriture, les questions de décolonisation, d'équité, d'inclusion et de diversité sont des responsabilités fondamentales qui incombent au milieu de l'enseignement, de la recherche et de l'administration.

La revue invite les chercheurs et les chercheuses se situant au cœur de la matrice coloniale du pouvoir à effectuer une prise de conscience de soi radicale vis-à-vis des limites de leur positionnement, ce que le philosophe colombien Santiago Castro-Gómez (2021) appelle l'« hubris du point zéro ». Cette hubris est issue de la prévalence du discours des Lumières voulant que « la nature doive être libérée de toute opinion présocratique » et que les esprits scientifiques puissent transcender leur subjectivité pour

parvenir à « une vision objective et totalisante de leur objet d'étude » (18). Il ne s'agit donc pas simplement d'être meilleur qu'autrui, mais plutôt de nourrir l'ambition démesurée de connaître, de maîtriser et de nommer toute chose ; l'Autre devient ainsi défini selon les modalités de la société « des Lumières ». Comme le fait valoir Mignolo (2007), l'Europe, se prévalant de modernité et de rationalité, s'est autoproclamée constituer « le “centre” d'une histoire du monde qu'elle a instaurée » (454), a créé et positionné l'Autre à sa périphérie dans une relation tant « phagocytante » que « défensive et excluante » (451). Au point zéro, cette hubris représente une « conscience impériale » (Mignolo, 2007 : 451) singulièrement opaque — situation pour le moins dangereuse, puisque le point zéro jouit d'un privilège épistémique et d'une mainmise sur la production de savoir.

Pour les enseignants, les enseignantes, les chercheurs et les chercheuses du monde entier, il s'agit d'une réalité très concrète. On peut en constater les conséquences matérielles dans la circulation des programmes d'écriture et des approches didactiques de l'écriture qui émanent systématiquement des États-Unis et de ses établissements d'enseignement supérieur, ainsi que dans la concentration du pouvoir dans les organismes dominés par les États-Unis, tels que l'International Writing Centers Association et ses publications. Le sens de cette circulation reflète l'internationalisation de l'enseignement supérieur ainsi que l'utilisation de l'anglais américain à titre de langue véhiculaire globalisée (Batista, 2020 ; Canagarajah, 2006, 2007 ; Demeter et coll., 2022). En dehors des États-Unis, nombreux sont les programmes d'écriture érigés sur le modèle états-unien, même si leurs réseaux sont souvent entravés ou manquent d'envergure. Par ailleurs, les centres d'écriture situés en dehors des États-Unis sont encore souvent dirigés par des ressortissants états-uniens, des expatriés américains ou des antennes d'organismes américains. Dans la mesure où cette activité bénéficie de programmes ou de subventions du gouvernement des États-Unis, elle est en grande partie liée aux initiatives de diplomatie publique de ce dernier, lesquelles visent à encourager l'adhésion aux valeurs, idéologies, cultures et langues du point zéro. Aux États-Unis comme ailleurs, les établissements d'enseignement supérieur sont des agents de la colonisation et participent à cette circulation de pouvoir et d'influence.

SKRIB invite chercheurs et chercheuses en écriture à tenir compte du fait que tout espace est politique. Aucun n'est neutre ni exempt d'influence politique. Les systèmes politiques au sein d'un espace donné sont obligatoirement « inégaux et injustes » (Soja, 2009 : 2). Ce constat doit nous permettre de réaliser que la « conceptualisation ontologique de nous-mêmes en tant que “sujets qui savent, font, et produisent dans un contexte neutre et objectif” » (Ricketts, 2013 : 41) est « indéfendable et difficilement acceptable » (Bell & Hotson, 2022, 14). Notre discipline subit la politique interne et la culture des États-Unis. Par conséquent, notre revue cherche à dissocier les espaces des centres internationaux d'écriture et des programmes d'écriture de cette domination politique et culturelle pour les réoccuper et les reconstruire, de manière à adopter une approche décolonisée de la justice sociale.

En tant que communauté internationale, que dire du fait que l'anglais continue à avoir valeur de langue véhiculaire, étant donné la pérennité de la colonisation et de l'hégémonie des États-Unis au sein de nos centres d'écriture ? (Voir par exemple Uhler, s.d. ; Cons & Martinez, 2021 ; Martinez & Graf, 2021 ; Reis et coll., 2022 ; Deans, 2021). Rambiritch (2018) avait signalé que, dans l'un des centres d'écriture sud-africains, seulement « 23 % des étudiants ou étudiantes avaient indiqué avoir l'anglais comme langue première ou maternelle » (57). Au Brésil, dans les publications scientifiques, l'anglais est partout en train de supplanter le portugais (autre langue de colonisateur) (Batista, 2022 ; Rajagopalan, 2005) à une vitesse alarmante. D'après l'Organisation des États ibéro-américains :

Seuls 13 % des scientifiques espagnols présentent leurs travaux en espagnol, suivis par 12 % des Mexicains, 16 % des Chiliens, et environ 20 % des Argentins, des Colombiens et des Péruviens... En ce qui concerne le portugais, seulement 3 % des chercheurs portugais publient des travaux dans leur propre langue, contre 12 % des scientifiques brésiliens. Tous les autres publient en anglais. (Bonilla, 2022)

Dans leur appel intitulé *Rethinking English as a lingua franca in scientific-academic contexts: A position statement* (2022) (Prise de position concernant la place de l'anglais comme langue véhiculaire dans les sciences et la recherche, non traduit en français), Demeter et coll. énoncent une série de principes visant à « entamer un débat sur la nécessité, pour nous qui sommes issus de disciplines et de régions différentes, de faire appel à un éventail de langues et de variétés linguistiques pour promouvoir le dialogue transnational dans les milieux scientifiques et universitaires » (3). Parmi ces principes, il faut souligner que « [l]es langues et variétés linguistiques constituent de formidables atouts d'élaboration du savoir ; [l]e choix d'une langue de publication ou de présentation de travaux est un droit sociolinguistique ; et [l]e choix d'une langue de publication ou de présentation de travaux est un acte politique » (3-6). Nous espérons que SKRIB s'orientera vers une action collective inspirée par des valeurs permettant notamment de publier des textes échappant à toute reproduction de réflexes, tentations, méthodologies ou idéologies colonialistes. Nous sommes conscients du fait que l'isolationnisme ne joue pas en faveur de ceux que Canagarajah appelle les « chercheurs et chercheuses de la périphérie » (2021) :

Tandis que chercheurs et chercheuses de la périphérie mènent leurs travaux en se conformant sans broncher à leurs normes locales et limitent leur sphère d'influence à ladite périphérie, ceux et celles du centre continuent à dominer la scène mondiale de construction du savoir. Cette domination sera d'autant plus aboutie si elle n'est pas remise en cause par le milieu de la recherche de la périphérie (269).

La colonisation des postures épistémologiques et ontologiques de l'hémisphère Sud et le génocide du savoir qui s'en est suivi ont entraîné, à l'échelle locale, l'éradication des processus épistémologiques permettant la création et la dissémination du savoir, notamment sur les plans linguistique et pédagogique. C'est ce qu'affirme Ndlovu-Gatsheni dans son ouvrage intitulé *The*

cognitive empire, politics of knowledge and African intellectual productions: Reflections on struggles for epistemic freedom and resurgence of decolonisation in the twenty-first century (2023) (*L'empire cognitif, politique du savoir et des productions intellectuelles de l'Afrique : réflexions sur les luttes pour la liberté épistémique et sur la résurgence de la décolonisation au XXI^e siècle*, non traduit) :

Sous les auspices de la modernité euroaméricaine, l'épistémologie fut déployée de manière instrumentale et stratégique, épousant la vision du monde du colonisateur au centre duquel figuraient l'Europe et l'Amérique du Nord. Les mondes des peuples autochtones d'Afrique, des Amériques, d'Asie, des Caraïbes et d'ailleurs furent assujettis au paradigme de la « découverte » et de la colonisation. L'épistémologie devint un outil hautement politique, au service de l'empire cognitif. La science devint un outil de l'impérialisme, permettant l'extractivisme capitaliste. Les extractivismes économique, ontologique et épistémologique fusionnèrent. (884)

La colonisation se poursuit grâce au pouvoir discret (*soft power*) des programmes de la diplomatie publique. Il est essentiel que le monde de la recherche de la périphérie participe aux activités du centre en se déliant (Amin, 1990 ; Mignolo, 2007) de la pensée néocoloniale dominée par les hommes blancs. C'est pourquoi nous voulons offrir un espace pour « [l]ibérer [comme dans le contexte africain] le savoir de la domination des élites intellectuelles masculines blanches et minoritaires, et l'ouvrir au savoir des milieux intellectuel, paysan, ouvrier et féminin de l'Afrique » (Ndlovu-Gatsheni, 2023 : 884). En effet, « la politique du savoir ne peut être abordée en marge des notions d'empire et d'impérialisme » (885). À titre de personnes blanches travaillant dans le milieu de la recherche canadienne, nous jouissons du privilège de figurer et de nous positionner au centre de la recherche. Nous menons notre quotidien et notre vie professionnelle dans l'hémisphère nord sans rencontrer d'obstacles, car notre blancheur nous permet non seulement de traverser les frontières sans être l'objet de discriminations, mais aussi d'être considérés comme faisant partie, pour utiliser un terme marxiste, de la classe privilégiée. Nous ne nous contentons pas d'occuper cet espace : celui-ci nous accompagne également dans les espaces locaux au sein desquels nous jouissons d'un privilège culturel. C'est quelque chose que nous avons pu constater à maintes reprises. Voilà en quoi consiste l'hubris du point zéro et voilà pourquoi cette prise de conscience de soi radicale est nécessaire.

À propos du nom de la revue

« SKRIB » n'a pas de signification en anglais américain ou en d'autres langues. Son nom s'inspire du verbe « écrire » en Esperanto et reflète sans doute l'idéalisme de ce projet. Il ne s'agit pas d'un acronyme du sous-titre de la revue, en aucune langue que ce soit. Ce nom plutôt souhaite évoquer un espace de rencontre ouvert à tout le monde. La revue *SKRIB* propose à tout le monde de publier des textes dans le même « espace », même à partir de positionnements différents. Nous espérons que le nom de la revue, dirigée par un groupe d'éditeurs et d'éditrices d'envergure internationale, témoignera de sa vocation multilingue et multiculturelle.

Ceci constitue notre point de départ. Nous souhaitons mettre l'accent sur les voix non représentées dans les centres d'écriture des États-Unis ou dans les revues de composition littéraire publiées en anglais américain et offrir par ailleurs un forum permettant aux auteurs et autrices du point zéro de développer une conscience de soi radicale et responsable. *SKRIB* se veut un espace de contre-discours et de stimulation d'échanges portant sur l'étendue de notre discipline. Nous appelons à un examen :

- de l'élaboration et de la mise en œuvre de programmes et de didactiques de l'écriture ;
- de programmes et de didactiques de l'écriture en tant qu'artefacts culturels ;
- de l'anglais comme langue véhiculaire de la production de savoirs universitaires à l'échelle internationale (Demeter et coll., 2022) ;
- des cadres culturels et des histoires de l'écriture, de la rhétorique et de leur enseignement ;
- du passé, du présent et de l'avenir des forces hégémoniques de l'Occident (en particulier des États-Unis) dans les domaines linguistiques, épistémiques et institutionnels ;
- des langues anglaises à titre de produits de consommation courante et de forces colonisatrices.

Cet examen sous-entend l'adoption d'une approche critique de la recherche et de mettre l'accent sur les questions d'internationalisation, de colonialisme, de mondialisation, de capitalisme, de néolibéralisme et de racisme, ainsi que sur celles de patriarcat et d'inégalité de genre. Nous appelons le monde de la recherche et de l'enseignement supérieur à agir pour lutter contre ces forces néfastes, sources de discordes. Veiller à l'intégrité des initiatives transrégionales au sein des centres d'écriture à partir d'un cadre permet de critiquer, de délier (Amin, 1990 ; Mignolo, 2007) et de démolir, pour (re)construire selon des principes de justice sociale, d'altruisme et d'égalité.

Rambiritch, notions d'espace et de lieu sûr

Avasha Rambiritch, conférencière d'honneur de la conférence CWCA/ACCR de 2022, met ces notions en lumière dans son discours publié ici, *Reimagining Space and Safety in the South African Writing Centre: Keynote address from the 2022 CWCA/ACCR conference. (Réimaginer l'espace et la notion de lieu sûr dans les centres d'écriture d'Afrique du Sud : discours d'ouverture de la conférence CWCA/ACCR 2022, non traduit)*. Chercheuse en justice spatiale (Rambiritch, 2018), elle applique les concepts d'ubuntu et de pédagogie ubuntu, qui « s'appuie sur les valeurs philosophiques de l'ubuntu que sont la compassion, l'attention, la coopération, le respect et la dignité pour offrir un cadre d'apprentissage qui accueille des étudiant-es d'origines culturelles diverses, tout en valorisant la richesse de leurs cultures, de leurs opinions et de leurs idées pour leur permettre de coopérer et de coexister ». Affrontant la réalité parfois nauséabonde que constitue cette lutte, Rambiritch nous met au défi de créer des espaces « plus courageux » dans les centres d'écriture en mettant l'accent sur « des questions et des actions liées à la langue, à l'injustice linguistique et à l'identité ».

Descendante d'ouvriers indiens asservis venus en Afrique du Sud dans l'espoir d'une vie meilleure, Rambiritch souligne que ses ancêtres ont dû sacrifier, au nom de leurs rêves, leur langue d'origine, leur langue « maternelle ». La lutte qu'ils menèrent pour conserver leur langue fut brutalement contestée, d'abord par l'imposition de l'afrikaans, puis de l'anglais britannique. Cette lutte est toujours d'actualité en Afrique du Sud. Rambiritch imagine un centre d'écriture qui serait conçu comme un village global en quête de justice linguistique, un « centre d'écriture multilingue » où « les étudiant-es seraient incité-es à exploiter leurs richesses multilingues ».

La contre-histoire de Condon

Notre deuxième article, intitulé *Counterstory as Research Method and Genre: Bean and the Epic Workshop Fail* (La contre-histoire comme méthode et genre de recherche : Bean et le fiasco de l'atelier, non traduit) est signé de Frankie Condon. À partir d'un concept mis en avant par Aja Martinez dans son ouvrage *Counterstory : The Rhetoric and Writing of Critical Race Theory* (2020) (La contre-histoire : rhétorique et écriture de la théorie critique de la race, non traduit), Condon utilise la contre-histoire, « à la fois méthode de recherche et genre des chercheurs et chercheuses noir-es, indigènes et de couleur, qui permet d'analyser, d'interroger et de critiquer la suprématie, le racisme et le colonialisme de peuplement des Blancs dans les programmes et les centres d'écriture ». Condon applique ces concepts à partir du personnage de Bean, un étudiant fictif :

Par ses comportements adoptés en salle de cours et au-delà, ce personnage allégorique incarne sous forme condensée l'expression de la blancheur, de la masculinité toxique, du racisme et de la suprématie blanche qui couvent et se manifestent concrètement dans les salles de classe comme celles où mes collègues et moi avons enseigné, tant aux États-Unis qu'au Canada.

À partir de Bean et d'un enseignant fictif (tout aussi allégorique) qui ne sont ni l'un ni l'autre « très sympathiques (et sont en fait plutôt odieux) », Condon utilise une sorte de dialectique scénaristique pour « théoriser l'expérience raciale » de « symbiose, de convergence de racisme et d'intérêts indifférents à la couleur de peau, de formation de l'idée de race, d'intersectionnalité ou de blancheur hégémonique » (Condon, citant Martinez, 2020 : 17). En mettant en scène le narcissisme suprématiste blanc de Bean, des stratégies de manipulation trumpistes et les lamentations moralisatrices et emplies de « blancheur » d'un professeur d'écriture martyrisé, Condon propose un scénario bien réel qui touche au théâtre de l'absurde. C'est un texte qui dit les choses sans détour. Nous espérons que les textes publiés par *SKRIB* vous parleront, tant sur le plan personnel que sur celui de la recherche.

Co-éditeurs

Brian Hotson, Dalhousie University (Canada)

Stevie Bell, York University (Canada)

Comité de rédaction

Pam Bromley, Writing Associate, Scripps College (États-Unis)

Lawrence Cleary, Directeur, Regional Writing Centre, University of Limerick (Irlande)

Christiane Donahue, Professeure, Dartmouth University (États-Unis)/Université de Lille (France)

Magnus Gustafsson, Professeur, Chalmers University of Technology (Suède)

Violeta Molina-Natera, Pontificia Universidad Javeriana, Cali (Colombie)

Frederico Navarro, Professeur, Universidad de O'Higgins, Instituto de Ciencias de la Educación (Chili)

Pam Nichols, Professeure agrégée, Wits University (Afrique du Sud)

Avasha Rambiritch, Maître de conférences, Humanities Writing Centre Coordinator, Pretoria University, (Afrique du Sud)

Rose Richards, Professeure, Université de Stellenbosch (Afrique du Sud)